

# L'Écho de Saïda <sup>numéro</sup> 142

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 38<sup>e</sup> année - Décembre 2017





**A**vec ce numéro 142 de notre écho se termine la trente huitième année de sa parution. Trente huit années, c'est presque la durée d'une vie professionnelle. L'âge de la retraite approche donc et l'équipe de la Rédaction pense à effectuer les démarches pour l'obtenir. Mais si nous voulons bénéficier d'un taux plein, compte tenu de notre âge bien avancé et de la législation en cours, il nous manque huit trimestres, soit deux années. Nous avons donc encore besoin de vous pour tenir jusqu'à cette échéance.

Parmi les milliers, ou plusieurs centaines de saïdiens, en tenant compte de toutes celles et ceux ayant vécu sur notre terre d'Algérie et qui lisent encore notre bulletin trimestriel, il doit bien en avoir quelques dizaines qui ont des souvenirs à nous raconter et faire partager avec

l'ensemble des lecteurs.

C'est notre souhait le plus cher et le sens de la lettre envoyée, en cette période des fêtes, au Père Noël.

Mais peut-on croire encore au Père Noël ? Les avis sont partagés.

Pour notre part, nous espérons qu'un certain nombre d'entre-vous continueront à entretenir le mythe de son existence et pour cela, rien de plus simple : envoyez nous des textes, documents, photos,...

Il n'est pas nécessaire de nous adresser des textes de plusieurs pages, d'utiliser un vocabulaire raffiné, mais simplement quelques lignes avec des mots bien de chez nous, des mots qui nous replongent dans un passé, parfois douloureux pour certains, mais que nous avons tant aimé.

Si en plus, ces textes étaient accompagnés de photos de l'époque, nous serions les plus heureux.

Suivez l'exemple de René F. qui, à partir d'une photo de classe, nous parle de ses camarades et nous fera part dans le prochain écho de son parcours de Saïda à Fréjus.

Suivez l'exemple de Frédérique S. qui nous raconte son départ de Saïda, de l'Algérie et l'arrivée sur le sol de la mère-patrie.

Nous avons recensé seulement une douzaine de récits de ces départs, et pourtant nous étions plus nombreux, je crois, à avoir connu ce même destin.

Suivez l'exemple d'Alice P. qui, après nous avoir relaté les événements du théâtre de Saïda, occupé par l'administration préfectorale à partir de 1960 (voir échos n° 97 et suivants), nous fait revivre son quartier.

Nous avons évoqué par le passé les quartiers de la Redoute et du Théâtre, les avenues Foch, Gambetta et de Charrier, le Vieux Saïda, la Piscine, l'école Félix Faure, l'Hôtel d'Orient, le café Lopez, la Princièrre, ... mais si je me souviens bien, il y avait d'autres quartiers, lieux, commerces, entreprises, ... qui mériteraient d'être présentés et mis à l'honneur dans notre bulletin et ainsi rejoindre notre armoire à souvenirs.

Armoire dans laquelle nos petits-enfants et descendants viendront à coup sûr fouiller pour retrouver un peu de leurs racines.

La période est propice aux rêves, aussi en attendant de recevoir vos nombreuses missives:

*Le bureau de l'Amicale vous souhaite de joyeuses fêtes et vous adresse leurs meilleurs vœux pour 2018.*

Alain.

## Pour contacter l'Amicale des Saïdiens :

### ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

Amicale des Saïdiens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : 05 61 20 04 94 - Portable : 06 15 38 81 17

Courrier électronique : [claire.lesca@orange.fr](mailto:claire.lesca@orange.fr)

### BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

Amicale des Saïdiens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : 04 67 64 00 38 - Portable : 06 83 86 05 71

Courrier électronique : [amicaledesaïda@orange.fr](mailto:amicaledesaïda@orange.fr)

### ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda, 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels

Téléphone fixe : 04 67 75 13 55 - Portable : 07 81 44 21 07

Courrier électronique : [echodesaïda@gmail.com](mailto:echodesaïda@gmail.com)

## COTISATIONS

Au mois de Novembre, nous avons envoyé un rappel à nos adhérents non à jour de leur cotisation 2017 voire antérieure pour certains, mais peu nombreux. Nous remercions vivement tous ceux qui nous ont répondu. Nous serons dans quelques jours en 2018, pensez dès maintenant à régler votre cotisation annuelle. Nous avons besoin de vous pour poursuivre encore pendant quelque temps un bout de chemin ensemble.

Pour continuer à recevoir votre Écho de Saïda, envoyez dès aujourd'hui votre cotisation. à l'adresse suivante :

**Cotisation 2018 : 25 €**

**Soutien à volonté**

Amicale des Saïdiens

1 Impasse Samson

31500 Toulouse.

Nous souhaitons également à cette occasion connaître votre adresse électronique afin de mettre à jour notre fichier. Deux raisons de penser à votre Amicale en cette fin d'année !

Encore une fois MERCI de votre aide et de votre fidélité.

*L'illustration de la couverture a été réalisée par Christian Duran*

## Souvenirs, souvenirs

par Jean-Claude Amouyal.

**B**iens chers saïdéens, la lecture de notre «ECHO de Saïda» reste un grand moment de plaisir et d'émotion.

Dans le n° 141, deux articles ont réveillé des souvenirs qui ont marqué ma période d'adolescence pleine de joie de vivre et d'insouciance et ma période militaire placée sous le signe des responsabilités et des risques.

Pour commencer « la course cycliste » et cette très belle photo où figurent des visages bien connus ; à des degrés différents tous étaient des amis perdus de vue avec regret depuis. Malgré de vaines recherches, je n'ai pas trouvé trace dans ma mémoire de ma présence à cette course.

J'ai tenté de joindre Gines Garcia, sans succès ; je voulais lui proposer un autre Jean-Claude qui collerait avec le contexte, la silhouette me fait penser à Jean-Claude Ségura et une étape possible de la course à la ferme Ségura, près de Balloul.

J'ai contacté ce dernier qui ne se souvient pas non plus de cette photo.

Que faire pour identifier le personnage au chapeau de brousse ?

*NDLR : Un appel est lancé auprès des lecteurs pour retrouver l'homme au chapeau !*

J'en arrive aux «Unités territoriales».

Dans cet article, il est précisé que les UT ont été dissoutes en janvier 1960 ; mais savez-vous que des unités d'Alger ont participé à des opérations de maintien de l'ordre en zone opérationnelle. J'en ai fait l'expérience durant ma période du service militaire.

En mai juin 1960, j'avais 21 ans, j'étais sous-lieutenant appelé, responsable d'un poste mobile de protection de l'ouverture du dernier tronçon d'une route de montagne ; elle reliait le village de Fondouk, à l'est de la Mitidja, à la route d'Alger à Médéa au lieu-dit Sakamody ; ce lieu méritait son nom en raison de violents accrochages sanglants dans ce secteur. L'entreprise de travaux publics chargée du chantier utilisait un gros stock d'explosifs pour tailler dans la roche, ce qui justifiait notre protection.

A ma grande surprise, j'ai reçu en renforts, consécutivement, deux groupes d'une douzaine de territoriaux venant d'Alger. Je les ai accueillis en amis. Ils ont participé sans rechigner à la vie du poste, les inévitables tours de garde ; j'ai plaisir à signaler que certains se sont portés volontaires pour des embuscades de nuit et des patrouilles pour assurer la sécurité éloignée du poste. Un volontaire plus original nous a proposé d'améliorer l'ordinaire en achetant des épices et quelques produits frais ; il a ainsi transformé le « rata » habituel en nourriture appréciée. Pour peu de temps car chaque groupe n'est resté qu'une dizaine de jours.

## Souvenirs de l'école Berthelot

par René Favier.

Cela fait plus de 40 ans que je cherchais cette photo de classe, année 1936-37 ?, prise à l'école de la Gare avec notre instituteur M. Féraud.

Hélas, maintenant, la plupart de mes camarades sont sans doute morts, car âgés de plus de 88 ans, et notre très cher instituteur aussi. Je ne me rappelle que quelques noms de mes camarades mais pour les autres, leurs enfants reconnaîtront peut-être leur père. Je vous livre les souvenirs qui me reviennent sur certains.

André Mindus quittera Saïda en fin d'année pour poursuivre ses études en France à l'école militaire de La Flèche. Nous nous retrouverons encore pendant plus de 30 ans lors des vacances scolaires puis au cours de son activité professionnelle. J'habitais avec mes parents juste en face de la maison de ses parents, rue Varnier à Saïda. André fit de grandes études de médecine en France pour finir médecin-commandant dans la garnison de Saïda. Hélas, il lui arriva un grand malheur : il décéda dans un accident d'hélicoptère au cours d'une mission de guerre et la dernière fois que je le vis, c'était dans son cercueil, en 1959 ou 1960. Ce fut pour moi un gros choc.

André Abécassis habitait, lui aussi, rue Varnier, à cent mètres de notre maison et nous avions l'habitude de jouer ensemble chez lui, chez moi ou dans la rue. Son père travaillait aux chemins de fer algériens. La famille quitta Saïda très rapidement et nous ne nous sommes plus jamais revus.

Antoine Maldonado et son frère René habitaient rue Jeanne d'Arc mais mes souvenirs sur la suite de leur vie m'échappent bien que nous nous soyons souvent revus.

Avec Propson, nous étions chez les scouts pendant quelques années dans la patrouille des Aiglons avec notre chef de patrouille Paulo Vorontchouk.



De bas en haut, et de gauche à droite :

**1er rang :** 4-Favier René

**2ème rang :** 1-Maldonado Antoine 2-Maldonado René 3-Propson

5-Stehlin Lucien 10-Rovira Henri 11-Barrिताud Claude 12-Ségura Aimé 14-Bénalioua

**3ème rang :** 1-Féraud Victor (Instituteur) 3-Mindus André 11-Abécassis André

**D**e Lulu Sthelin, je n'ai aucun souvenir de son parcours scolaire mais je le rencontrais souvent car il était brigadier de police à Saïda.

Avec Henri Rovira, nous avons eu le même parcours scolaire jusqu'au Brevet Élémentaire. Nous étions très amis et nous partagions nos distractions, cinémas, bals, sorties sportives. Il venait me chercher à la maison, à cheval, et nous allions en promenade au Vieux Saïda. Nous faisons souvent du tennis, à six heures du matin avant d'aller à l'école, avec Louisou Savary et Jean-Claude Aguado. Puis, M. Jules Rovira, son père, avec qui j'ai souvent joué du violon et lui du haut-bois dans les concerts de l'AMS de Saïda, a quitté Saïda pour Oran, en 1946, et depuis je n'ai plus eu de nouvelles.

Claude Barritaud, fils de Mme Barritaud, institutrice à l'école de la Gare où elle avait un logement de fonction à côté de celui de M. Féraud et de Mme, elle aussi enseignante dans la même école. Je n'ai pas de souvenirs de son parcours scolaire mais j'ai eu le plaisir de le revoir au Rassemblement des Saïdéens à Hyères en 1995.

Avec Aimé Ségura nous avons eu la même scolarité jusqu'au Brevet en 1946. Il habitait la dernière maison de la rue Varnier. Nous jouions en bande dans la rue et faisons souvent des promenades au Vieux Saïda.

De M. Victor Féraud notre instituteur, je garde encore aujourd'hui le souvenir de sa compétence et de sa gentillesse. Je me rappelle qu'un matin, avant de commencer les cours, il nous fit part d'une grande nouvelle : « dans la nuit une cigogne nous a amené un beau bébé, un garçon ». Mme Féraud était aussi très gentille et pendant vingt cinq ans j'ai eu la joie de les revoir souvent.

De ma scolarité, effectuée toute à Saïda, je me souviens des noms de mes enseignants : en maternelle, Mme Vidal et son assistante Mlle Leber ; au CP1 Mme Chouraqui (au destin tragique car elle fut assassinée dans sa maison, 25 ans après) ; au CP2 et CE1, Mlle Bensadoun et Mlle Bonhomme qui se maria après avec M. Nicolas ; au CE2, dans le nouveau groupe scolaire qui venait de s'ouvrir à Saïda (Ecole de la Gare qui devint école Berthelot), M. Victor Féraud qui venait de Wagram avec Mme ; au CM1, Mme Aguado, d'une grande gentillesse et tellement compétente ; au CEP M. Robert Moner, qui nous présenta au Certificat d'Etude (30 reçus sur 31), un instituteur extraordinaire dont j'ai gardé un souvenir inoubliable. J'ai pris quelques leçons particulières dans sa villa, près du Monument aux morts, où j'ai connu Mme

Moner-Saint-Vignes. Ce fut son dernier poste car il fut tué pendant la seconde guerre mondiale ; en 6ème, M. Georges Castells qui, bien que gravement blessé et mutilé pendant la guerre 1939-1945, a pu reprendre sa carrière. Je garde de lui le souvenir d'un enseignant compétent et dynamique ; en 5ème, 4ème et 3ème, je citerai M. Heckle, directeur et professeur, M. Jenn, Mme Favier, Mlle Denau, Mlle Abecassis, M. Henri Benarouche, M. Trolard. Ce dernier, pilote pendant la guerre, disparaîtra au cours d'une mission de bombardement sur l'Allemagne. Je pense qu'il y avait d'autres professeurs dont j'ai oublié leur nom.

Pendant ma scolarité, j'ai fait partie des louveteaux pendant deux ou trois ans avec comme chef Mlle Johner, puis des scouts pendant six ou sept ans avec comme chef un homme formidable et gentil, que j'admirais avec respect, M. Paul Allène. Il anima la troupe avec comme adjoints M. Albert Hérodote responsable des Routiers et M. Paul Vorontchouk chef de notre patrouille « les Aigles ». Que de souvenirs pendant ces années qui resteront toute ma vie en mémoire ! Puis vint la fin de la scolarité en même temps que se terminait la deuxième guerre mondiale.

## Nostalgie de Noël

par André Provost.

*Les cigales se taisent et les cigognes sont là  
Noël approche à grand pas à Saïda  
A l'accueil de ces fêtes, je me réjouis  
Quand les enfants écarquillent leurs yeux, ébahis  
Devant la crèche et les santons endormis  
Qui viendront se blottir dans un coin de la maison  
Sous des papiers marrons habillés de coton  
Quand les cloches tinteront aux douze coups de minuit  
Les bougies s'allumeront comme par magie.  
Une grande branche de cyprès servira de sapin  
Boules en verre et étoiles habillées de satin  
Sur les plafonds viendront projeter leurs ombres  
Alors que dehors règne un ciel d'un bleu sombre  
Piqué d'une nuée de scintillantes étoiles.  
les frimas poudreux d'hiver ont jeté leurs voiles  
Sur les oliviers et figuiers de barbarie ;  
Voici une image d'enfance en Algérie.*

## Voyage à Saïda

par Claude Ségura

**D**u 12 au 21 octobre 2017, je me suis rendu à Saïda, en compagnie de mon épouse et ma fille, pour un voyage souvenir. Accueillis par notre ami Laredj qui nous a accompagné durant tout le séjour, nous avons rencontré diverses personnalités de la commune (Maire et son adjoint, les responsables de l'Etat civil et des Services techniques). J'ai pu consulter avec le personnel de l'Etat civil tous les documents relatifs à mes grants-parents. Par manque de temps, nous n'avons pas pu nous rendre au cimetière, mais on m'a certifié que des travaux dont l'abattage des arbres, avaient été effectués après le passage des membres de l'association (C.S.C.O.).

Nous avons pu nous rendre également à Nazereg-Flinois où le maire nous a facilité les démarches pour feuilleter des documents de l'Etat civil, occasion aussi de déjeuner au restaurant des Eaux-Chaudes.

Le voyage s'est terminé par une visite de la ville d'Oran et du site de Notre Dame de Santa-Cruz en rénovation.

Nous avons rencontré, au cours de ce voyage, une population très chaleureuse et gardons d'excellents souvenirs.



Famille Ségura en compagnie du maire de Nazereg-Flinois

# Départ de Saïda

Par Frédérique Saëz



Nous sommes pratiquement à la fin de l'année scolaire, la situation se dégrade chaque jour et nous ne savons pas ce que nous allons faire. De nombreuses familles fuient et partent pour la France libérant des logements. Nous emménageons à nouveau dans une petite maison avec jardin et nous espérons que tout va s'arranger, que le pays a besoin d'enseignants, que nous pourrions poursuivre notre mission auprès des

enfants qui nous sont confiés. Selon les accords d'Evian, Les Français d'Algérie seraient respectés, ils pourraient continuer d'y vivre et partageraient à leur rythme selon leur bon vouloir... c'est ce qui est prévu! 1er juillet 1962, jour de l'indépendance, jour de liesse. Nous sommes terrés dans nos maisons tandis que la foule envahit les rues en se réjouissant. Les you-you, les cris, les rires, les menaces fusent, nous n'osons plus mettre un pied dehors. Deux jours, trois jours... passent et le 5 juillet alors que nous sommes dans le jardin et que nous écoutons les nouvelles à la radio, nous entendons avec effroi un journaliste relater, au comble de l'émotion, la chasse à l'euro-péen dans les rues d'Oran. Nous sommes effondrés et nous décidons alors de partir nous aussi.



Ferdj dans sa classe de Balloul

Il y a longtemps qu'on ne trouve plus de valises à Saïda. Ferdj se met à préparer des caisses avec des planches et des clous que nous avons réussi à avoir. Il s'agit de prendre quelques affaires et de fuir vers Oran pour prendre un bateau, un avion, que sais-je ... vers la France. Mes parents, mes beaux-parents ne veulent pas se résoudre à ce départ dans la précipitation en laissant derrière nous tout ce que nous avons, tous nos souvenirs, toute notre vie. Ils nous encouragent cependant à partir : nous sommes jeunes, nous pouvons souffrir de représailles. C'est donc la mort dans l'âme que nous entreprenons ce voyage. Nous avons demandé à un arabe que nous connaissions de prendre nos bagages dans sa camionnette et de les amener au port de Mostaganem pour l'embarquement. Cela nous semble plus facile d'accès et moins dangereux. Le 10 juillet, au soir, nous avons chargé nos affaires et donné rendez-vous à notre transporteur à quatre heures du matin à la sortie de la ville pour ne pas nous faire repérer. Nous n'avons pas beaucoup dormi cette nuit là et nous sommes prêts à l'aube comme convenu. Viendra-t-il ? Nous aura-t-il trahi ? Et si l'on nous

attend au lieu de rendez-vous pour nous enlever, nous tuer. Que de questions laissées sans réponses. Nous n'avons plus rien, nos maigres trésors sont en sa possession. Nous n'avons plus qu'à risquer le tout pour le tout et après avoir jeté un dernier regard sur notre maison, sur la ville endormie, imaginant nos parents inquiets et désespérés, nous partons.

Deux cent cinquante kilomètres de voyage, une route dangereuse où à chaque moment, nous risquons notre vie, c'est interminable. Nous avons peur car rien ne nous est épargné. A une vingtaine de kilomètres de Saïda, la camionnette chargée de nos affaires, que nous précédons, s'est immobilisée et dans la lueur blafarde du petit matin, nous entendons alors le son strident du klaxon retentir durant de longues minutes. Faut-il s'arrêter ? Est-ce un signal pour nos ennemis ? Nous ralentissons tout en observant les alentours. Rien ne semble bouger. Nous nous arrêtons et en marche arrière, nous revenons à la hauteur du chauffeur. Son klaxon est coincé. Après quelques manipulations, le silence enfin revenu, nous repartons soulagés pour un temps. En effet, le voyage ne fait que commencer et nous ne sommes pas au bout de nos peines; plus de deux cent trente kilomètres à parcourir durant lesquels nous sommes arrêtés onze fois. Nous découvrons avec effroi des barrages d'hommes armés, le visage fermé et menaçant. Ils nous font descendre de la voiture sans ménagement. Mitraillette pointée, ils nous font signe de sortir et d'ouvrir le coffre. Sur leur injonction, nous ouvrons notre unique valise. Ils plongent les mains dedans pour soulever la lingette pliée avec soin et qui ressemble très vite, après ces recherches successives, à un tas de chiffons. Nous nous efforçons de détendre l'atmosphère. Nous expliquons en souriant que nous partons en vacances bien décidés à revenir pour la rentrée scolaire. Nous parlons arabe pour mieux nous faire comprendre. Je rajoute d'un air dégagé et malicieux que nous aurons bien piètre allure avec nos vêtements froissés en arrivant en France. Ils nous bousculent, allez, allez, dépêchez-vous de repartir.

Les barrages se succèdent, nous nous demandons si nous n'allons pas craquer. Un petit incident nous rappelle que la situation est grave et que nous sommes à la merci de ces hommes plus ou moins nerveux et violents. Au fond du coffre dans un panier d'outils de dépannage, l'un d'eux découvre un fer de hache sans le manche que Ferdj utilise pour son bricolage. L'homme le brandit en nous déclarant qu'il s'agit d'une arme et qu'il doit la confisquer. Nous comprenons qu'il veut récupérer cet outil pour ses besoins personnels et nous nous empressons d'acquiescer en nous excusant de transporter « cet objet » qui nous servait pour nos travaux. Ainsi, nous continuons le cœur serré, l'angoisse au ventre ne sachant pas ce que nous réserve le prochain barrage. Notre transporteur a filé et nous l'avons perdu de vue.



Nous arrivons enfin au port de Mostaganem et à notre grand soulagement, il est là, à l'entrée du port, nous attendant. Nous le remercions chaleureusement et nous procédons aux

différentes formalités. Nos caisses sont déchargées et posées au milieu de milliers de bagages qui attendent d'être embarqués à bord d'un bateau à quai. Nous payons notre transporteur et nous commençons notre longue attente. Combien d'heures ? Je ne sais, je suis dans un état second, épuisée nerveusement, après ce voyage difficile. Notre tour arrive enfin. Nous avons trois, quatre caisses, j'ai du mal à rassembler mes souvenirs. Par contre, je revois nettement la grue avec sa longue pince



s'approcher de nos affaires, les prendre, les monter en haut du bateau, et les lâcher à quelques mètres au-dessus de la cale qui devait les recevoir. Nous n'avons même pas la force de réagir,

nous sentons le danger et la peur nous submerger. Nous avons pris un peu de vaisselle, service de table, service à verres et à gâteaux, offerts pour notre mariage, un réfrigérateur acheté deux mois avant, quand les premières chaleurs se sont faites sentir. A Saïda, il fait très chaud l'été et la température avoisine quarante-huit à cinquante degrés à l'ombre en plein midi. Que restera-il de tout ça ? Pas grand-chose !

Mais nous avons la vie sauve. Nous n'avons plus rien à faire sur ce quai grouillant de gens désespérés au regard perdu ne sachant pas de quoi sera fait le lendemain.



Nous reprenons la route vers Oran pour trouver à notre tour un bateau pouvant nous transporter jusqu'en France que nous pensons prête à nous accueillir. A Oran, l'arrivée à proximité du port se fait sans trop de difficultés, mais le spectacle qui s'offre à nos yeux est indescriptible. Partout, des valises, des ballots attachés avec ce que l'on a pu trouver, des gens qui se bousculent, qui cherchent, des personnes âgées, des enfants assis à même les bagages et qui attendent. Qui attendent quoi ? Un bateau sur lequel ils pourront embarquer pour sauver leur vie.

Nous nous conduisons comme tout le monde. Nous interrogeons, nous cherchons, nous faisons la queue devant les guichets sans succès. Nous avons retrouvé dans cette foule, Isabelle, la tante de Ferdy et son mari Martin. Leur nièce habite Oran et ils nous invitent à aller dormir chez elle avec eux. Arrivés, le 12 juillet à Oran, les jours se suivent et se ressemblent. Chaque matin, nous sommes sur le quai, nous y restons tout le jour pour trouver des billets et nous repartons le soir pour dormir, épuisés et terrifiés. Une nuit, le quartier se fait attaquer et nous voilà

tous à quatre pattes rampant dans le couloir en poussant devant nous les matelas que nous avons pris dans les lits pour nous protéger. Il ne faut surtout pas passer devant les fenêtres et ce couloir est le seul espace muré de la maison. Le lendemain, nous reprenons notre quête et nous avons enfin 4 billets pour Marseille. Il s'agit « du ville d'Oran » mais il n'est pas encore là et nous devons patienter. Nos allées et ve-



nues se poursuivent et le 21 juillet, nous sommes toujours dans l'attente. Nous apprenons que ce bateau ne viendra pas, que les dockers de Marseille ont décidé de faire grève, que notre sort ne les intéresse pas. L'Etat français débordé par ce départ précipité d'un million de français choqués, brisés, terrifiés, cherchant à sauver leur vie, cet Etat là n'a rien prévu pour les rapatrier et les mettre à l'abri. Un bateau arrive à quai, ce n'est pas le bon, mais nous nous y précipitons comme des milliers d'autres personnes. Nul n'arrivera à nous refouler.

Pêle-mêle, des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards ont envahi les cabines, les ponts. Il n'y a pas assez de transats pour tout le monde, qu'importe ! Assis à même le plancher, serrés les uns contre les autres, les yeux pleins de larmes, nous voyons les côtes s'éloigner.

Traversés par des sentiments contradictoires, nous pleurons sur notre vie passée, nos souvenirs et nos morts abandonnés, tout en espérant des jours meilleurs dans cette France que nous aimons et qui ne peut qu'accueillir ses enfants. La traversée n'est pas très longue mais je ne saurais dire combien elle a duré exactement. Pendant de nombreuses heures, nous avons scruté la mer pour ne pas voir les êtres harassés aux visages crusés qui nous entourent. Au milieu de tous ces gens, nous avons retrouvé une grande tante à Ferdy. Elle est seule à quatre-vingts ans ne sachant pas où sont ses enfants et comment elle est arrivée sur ce bateau. Nous la prenons en charge et cela nous aide à oublier nos propres difficultés. La France accueille ses enfants.

“ C'est l'arrivée... , ,

Et puis, c'est l'arrivée dans le port de Marseille. Chacun se charge de ses propres affaires et nous nous apprêtons à fouler le sol de France. La plupart d'entre nous ne connaissent pas la mère-patrie et ce premier contact est plein d'appréhension. Où aller ? Quelques personnes sont là à essayer de mettre de l'ordre. Ils nous posent des questions :

« avez-vous une adresse en France ? » « Où sont vos bagages ? » « Qui vous attend ? » « Personne ! » « Je ne sais où aller ! » « Je n'ai qu'une valise ! » « Je n'ai pas d'argent pour prendre le train ! » « Où vais-je dormir ce soir ? » « Je suis seule, je ne sais pas où sont mes enfants ! »

Cette foule hébétée, meurtrie, se laisse pousser, diriger, d'un côté, de l'autre en espérant de la compassion, de l'aide... Nous, nous avons une adresse à Nîmes. Ma marraine et mon oncle y habitent le quartier des Oliviers, c'est là que nous nous rendrons. De l'argent pour les billets, non merci, nous pouvons les acheter. Nous avons trouvé la gare, pris les billets et nous sommes partis. Isabelle et Martin ont pris une autre destination, nous resterons longtemps avant de nous revoir.

L'arrivée à Nîmes sous le soleil nous semble de bonne augure. Nous nous renseignons : le quartier des Oliviers

n'est pas très loin de la gare, nous pouvons nous y rendre à pied pour économiser le déplacement en taxi. Et c'est l'arrivée chez Tata Nanou, tonton Benoit et leurs quatre enfants. Dans cette villa composée de quatre petites chambres, une salle de séjour, une petite cuisine et une toute petite salle de bain, vit cette famille chaleureuse au grand cœur. Ils ont été prévoyants et ont aménagé le rez de chaussée. Pas de garage mais une pièce à réserves pour pouvoir installer à côté une grande salle à manger/salon et une cuisine supplémentaire. Au moment où nous arrivons ce 22 juillet, trois autres familles sont déjà hébergées : tonton Jean, tata Isabelle et leurs trois enfants, tonton Bartholo, tata Marcelle, leurs deux filles et ma cousine Marie-Laure, tata Isabelle et son fils Philippe, mes deux jeunes sœurs Amicie et Monique arrivées en France avec eux.

Dans cette maison vivent maintenant vingt-deux personnes dont onze enfants. Mes grands-parents arrivés quelques mois auparavant ont trouvé un petit logement et nous les voyons régulièrement. Nous nous organisons: tata Nanou se charge des courses nombreuses pour nourrir tout ce monde, Ferdy la conduit en voiture. Les autres femmes de la maison sont tour à tour préposées au ménage, à la cuisine, à la lessive, au repassage, etc. C'est le temps des grandes tablées dans le joyeux brouhaha des conversations. Il y a des moments d'émotion et de tristesse quand nous pensons au temps passé, des moments de franche rigolade car les « pieds-noirs » sont réputés pour leur capacité à aimer la vie et à aller de l'avant malgré l'adversité. Il y a la promiscuité, les cris et les disputes des enfants, le nombre de lits à installer chaque soir et à ranger chaque matin, mais nous sommes heureux d'être en sécurité et en famille.

Papa et Maman nous manquent. Ils sont toujours en Algérie en attendant de nous rejoindre. Pour nous, à Nîmes, il est urgent de trouver un logement et chaque jour, nous parlons les uns et les autres à la recherche d'un toit. Nous ne pouvons pas rester chez tata Nanou indéfiniment. Tonton Benoit, son mari militaire, est reparti en Afrique et elle continue à nous héberger de son mieux.

Les mois d'août et septembre s'étirent lentement. Tonton Jean et tata Isabelle ont finalement trouvé un logement. Ils hébergent à leur tour tata Marcelle et tata Isabelle et leurs enfants. Nous sommes les derniers arrivés et notre situation n'est donc pas réglée. L'Inspection Académique ne peut pas nous réintégrer pour le temps des vacances et nous sommes sans salaires. Le mois d'Octobre arrive et nous n'avons toujours pas de poste dans l'Enseignement. Je reçois enfin une affectation... dans l'Aisne ! Ma sœur Amicie, enseignante également, est affectée à Calais. En tant que célibataire, elle accepte de s'y rendre, moi je refuse l'Aisne et en couple, nous faisons le forcing à l'Inspection Académique. Ferdy s'inscrit dans un club de football à Nîmes et obtient un petit F3 au Chemin Bas d'Avignon. Il a enfin un poste de surveillant au collège de Remoulins. Nous faisons « notre trou », nous nous intégrons, nous apprenons à refouler nos douleurs, à ne pas entendre les remarques désobligeantes, à supporter le rejet de certains mais aussi à accepter la main tendue d'autres.

Et puis à partir de janvier 1963, un grand changement se produit dans ma vie. Je vais donner naissance à un enfant pour mon plus grand bonheur. Tout le reste passe au second plan, d'autant plus que mes parents sont rentrés sains et sauf d'Algérie en décembre, juste pour les fêtes de Noël. Ils vivent avec nous dans le petit F3 et Monique interne au Lycée Camargue nous rejoint le week-end. La famille se reconstitue. Nous sommes bien un peu serrés les uns contre les autres mais en cet hiver 1962 où il fait si froid à Nîmes, cela vaut mieux. Nous ne sommes pas équipés, nous ne portons pas de manteaux, ni de bottes en Algérie et les moyens manquent pour faire des achats indispensables. Il neige en



Quartier du Mas de Mingue

abondance cet hiver là et chaque jour, c'est à qui se dévouera pour aller acheter les quelques courses nécessaires à notre alimentation. Nous logeons au 4ème étage et nous devons garnir notre poêle en allant chercher le charbon à la cave. Nos voisins en font autant mais pour nous, c'est plus difficile, nous ne sommes pas habitués à la rudesse de ce climat.

Nous poursuivons notre adaptation et quelques mois après, en mai, nous emménageons dans un chalet en préfabriqué. On a construit à la hâte quatre ou cinq immeubles et une vingtaine de chalets pour loger les « pieds-noirs », comme on nous appelle, dans le quartier du Mas de Mingue. C'est un quartier sans âme. Nous n'avons aucun service. Les bus n'arrivent pas jusque là et nous devons nous rendre par nos propres moyens, souvent à pied, à quatre ou cinq kilomètres pour voir un médecin, acheter des médicaments, faire nos courses quotidiennement. Nous ne nous plaignons pas. Notre vie s'organise. La solidarité et l'entraide fonctionnent à plein. Des écoles en préfabriqué sont également construites. Nos enfants peuvent aller à l'école. Nos adolescents et jeunes adultes sous l'impulsion de Lucien Bernard vont s'occuper de nos séniors. Ils organisent des goûters festifs, se rendent à leur domicile pour les aider à rédiger les dossiers complexes d'indemnisation, ils leur font les courses et les accompagnent pour leurs nombreuses démarches administratives. Le quartier s'anime même si de nombreuses familles sont endeuillées, certaines attendent encore le retour de fils ou de pères disparus le 5 juillet à Oran. Nous affrontons le quotidien sans faire de bruit, sans nous donner en spectacle, sans récriminations. Nous nous mettons au travail, nous améliorons notre habitat, nous nous cotisons pour construire une petite église dans le quartier. Celui-ci s'anime, des commerces s'installent. Nous avons maintenant un médecin, une pharmacie, une boulangerie, etc. Beaucoup d'entre nous trouvent du travail, quitte le quartier pour mieux s'installer et la vie suit son cours.



Église de Notre Dame du Salut qui était jusqu'en 2016, le point de départ de la procession vers le sanctuaire de Notre Dame de Santa Cruz, le jour de l'Ascension.

## Le monument de la Légion et de l'Armée d'Afrique.

### Les faits à l'origine du monument

Selon **Alain Amato** (Pieds-Noirs d'Hier et d'Aujourd'hui No.89 et Monuments en exil) : « Lorsque, le 22 octobre 1841, le maréchal Bugeaud et l'armée française arrivèrent devant Saïda, la ville brûlait. Abd-el-Kader, en la quittant pour rejoindre ses positions de repli, l'avait livrée aux flammes.

Au début de l'année 1844, le général Lamoricière demanda une occupation permanente de Saïda. Après avoir jeté des hauts cris, le maréchal finit par donner son acquiescement. Les terrassements du poste furent achevés au mois de mars. En 1881, une révolte menée par le marabout Bou-Amama vint ensanglanter la région. Si la compagnie Delbrousse, concessionnaire de 600.000 hectares d'alfa fut visée, ce sont surtout les ouvriers alfatiers et leurs familles, tous espagnols, qui subirent l'affrontement, dans cet océan d'alfa, dans cette morne étendue verdâtre, immobile sous le ciel incendié. Ce ne fut pas long..., les hommes furent mis à nu, on les lia aux roues des charrettes, on mit le feu à l'alfa qu'elles portaient, et l'on s'en alla. On entendait de loin crier les Espagnols qui brûlaient avec leurs ballots, et puis plus rien ! Mais les charrettes flambaient toujours et une fumée épaisse montait en colonne noire sur un ciel rouge du soir. Bou-Amama évanoui, d'autres bandes armées viendront, qui rendront le Sud-Oranais peu sûr. La frontière marocaine toute proche, aux limites aussi mal définies qu'indéfinissables, favorisera les incursions et les incidents. C'est surtout la Légion étrangère qui sera chargée de la sécurité de ces grands espaces où il faut se battre à coup de kilomètres selon l'expression du général Négrier.

Des années 1881 à 1907, date de l'occupation de la ville marocaine d'Oujda par Lyautey, les escarmouches se poursuivront nombreuses et parfois meurtrières, telle cette réplique saharienne du combat de Camerone qui eut lieu le 2 septembre 1903. Une compagnie de légionnaires, cent treize hommes en tout, escortant un convoi de ravitaillement, tomba en embuscade entre El Mungar



et Safran. Six cents guerriers les attaquèrent, le combat, sous un soleil implacable, dura huit heures, quatre-vingt-six soldats de l'escorte furent tués. Il ne restait que vingt-sept survivants, blessés et assoiffés ».

En hommage à la mémoire de tous les militaires morts au cours de cette période, il fut décidé de leur élever un monument à Saïda. Un comité fut créé en 1903 et dû faire face à de nombreuses difficultés mais, grâce à son infatigable secrétaire, **M. Hel-leu** lieutenant de réserve au 2ème étranger, le monument put être édifié sous la houlette de **M. Rey**, architecte de la ville et son inauguration prévue au mois de mai 1910. Il est l'œuvre de l'artiste **Robert Delandre** sculpteur normand, âgé de trente-deux ans, qui exécuta la commande en 1908.

### Inauguration du monument

Le monument, haut d'une dizaine de mètres, installé place

de Mairie, fut jugé par la presse de l'époque comme étant « d'une harmonieuse simplicité et d'un fort bel effet ». Il est personnifié par un officier de la Légion au casque colonial et en tenue de campagne, en bronze, de 4 m de haut, auquel les témoins trouvèrent une allure martiale et des traits énergiques. Il tient d'une main un drapeau et de l'autre pointant, depuis le piédestal sur lequel il est juché, son épée vers un lion, également de bronze, situé plus bas et sur lequel est gravée la signature de l'artiste. L'inscription sur le piédestal était la suivante : « Aux soldats de la Légion étrangère et de l'Armée d'Afrique morts dans le Sud-Oranais ».

C'est sous une pluie battante qu'eut lieu le 1er mai 1910 l'inauguration du Monument érigé en hommage aux soldats de la Légion Etrangère et de l'armée d'Afrique morts



dans le Sud Oranais en présence d'une foule nombreuse accourue de tous les villages environnants et des personnalités officielles venus entendre les discours patriotiques exaltants les vertus de nos soldats. La cérémonie d'inauguration était présidée par Eugène Etienne, député d'Oran, ancien ministre de la guerre. Il était entouré de cinq généraux... pour ne pas faire mentir Guy de Maupassant\* ! Parmi eux, un certain Lyautey fera parler de lui dans le pays qui est à 170 kilomètres à vol d'oiseau de Saïda : le Maroc.

La cavalcade qui devait clôturer les fêtes organisées à l'occasion de cette inauguration et dont la pluie avait empêché la sortie fut reportée au jeudi suivant 6 mai. C'est sous un ciel ensoleillé qu'elle s'est mise en marche, à quinze heures, pour parcourir les principales avenues de Saïda au milieu d'une foule compacte qui saluait son passage par des applaudissements enthousiastes. Un peloton de gardes français ouvre le cortège devant un gigantesque Dragon d'Annam où se tenaient les musiciens de la Légion



et les étendards et pavillons trophées du 3ème régiment. Puis, parmi les différents chars présents, venait celui de la Légion Etrangère avec des soldats re-

vêtus des différents uniformes de ce corps d'élite. Les Alsaciens-Lorrains avaient également leur char où ils se tenaient dans leurs pittoresques costumes. Les fêtes se

\* « Saïda ! C'est une petite ville à la française qui ne semble habitée que par des généraux » Guy de Maupassant.

terminèrent par un bal brillant et animé et l'illumination de la ville.



A l'occasion de cette inauguration, une médaille fut frappée et distribuée à l'initiative de commerçants de Saïda, la maison Nahon et Hassan fondée en 1852 (leur magasin faisait l'angle de l'Hôtel d'Orient).

### Transfert du monument à Bonifacio

Au moment du repliement de l'armée française, la Légion a démonté les deux statues composant le monument et les a acheminées vers la Corse où elles furent débarquées le 23 juin 1962. Ce monument confié à la ville de Bonifacio, première garnison de la Légion en Corse, a été reconstitué un an plus tard sur la place « Bir-Hakeim » en haut de la rue Saint Dominique, devant l'entrée de la citadelle. Il se présente de la même façon qu'à Saïda, l'officier sur son socle, le lion d'Afrique assis à ses pieds. Seule la forme du socle, construite en granit, a changé. Une inscription rappelle les raisons de son existence et son lieu d'origine :

« Ce monument élevé à la mémoire des légionnaires tombés au service de la France pendant les campagnes du Sud-Oranais 1897-1902 se dressait sur la place de Saïda (Algérie). Il a été ramené en Corse par les éléments du Centre d'Instruction n°2 de la Légion Étrangère le 23 juin 1962 et confié à la ville de Bonifacio première garnison de la Légion en Corse, le 23 juin 1963. »

Lors du départ définitif de la Légion Étrangère de Bonifacio s'est posée la question de savoir si le monument devait être transféré à Nîmes, nouvelle base du 2ème REI. Ce projet suscita beaucoup d'émotions parmi les pieds-noirs installés en Corse dont quelques saïdéens parmi lesquels Pierre Maroselli

(cf écho n° 68 de juillet 1999) se fit le porte-parole pour demander que le monument ne soit pas déplacé. Finalement, le monument est resté en Corse en témoignage de reconnaissance envers la population pour l'accueil que celle-ci avait réservé à ce corps d'élite.

### Les Saïdéens et le monument

Depuis sa création, Saïda est indissociable de la présence rassurante d'unités de la Légion Étrangère, notamment du 2ème REI, installé en 1886. Dès lors, les képis blancs ont toujours eu une place importante dans nos cœurs et bon nombre d'entre eux ont fait souche chez nous. Il est donc tout à fait naturel que leur monument fasse partie de notre mémoire collective. Depuis son inauguration, en 1910, jusqu'à son départ de Saïda, il ne s'est pas écoulée une année sans qu'un hommage ne soit rendu aux combattants de la Légion Étrangère, lors des manifestations officielles avec dépôts de gerbes et défilés devant le monument, comme en témoignent d'innombrables clichés. Les saïdéens, très attachés à leurs légionnaires et à leur monument n'hésitaient pas à s'en servir de décor pour se faire photographier. Cet attachement s'est également traduit devant le monument de Bonifacio que certains ont découvert avec beaucoup d'émotion et un plaisir non dissimulé lors de leurs vacances en Corse.



Texte rédigé à partir des interventions et de leurs sources de Jean Escobar, Christian Kauffmann, Christian Duran, Robert Jesenberger Ghislaine Lavigne-Molina, Marlène Amoyal, Nicole Sales-Morales, parues sur le forum Saïdanostalgie.

## PROMOTION KHALEN

Après quinze semaines d'instruction au 4ème régiment étranger basé à Castelnaudary et spécialisé dans la formation, soixante deux élèves sous-officiers légionnaires ont eu l'honneur de coiffer leur képi noir et recevoir leurs galons leur permettant d'accéder ainsi au corps des sous-officiers servant à titre étranger. La remise a eu lieu le 11 août 2017 au château de Cheminières à Castelnaudary. Cette promotion de sous-officiers porte le nom de Kahlen et plus précisément de Kahlen Hubert Fils.

Un nom bien connu des Saïdéens et des ... Maugervillois ! (selon la première dénomination des habitants d'Aïn-El-Hadjar)

Nous avons eu l'occasion de présenter Kahlen Hubert père dans notre bulletin trimestriel n° 66 de janvier 1999 grâce à Claude Canales qui nous a rappelé le parcours exemplaire de cet homme qui termina sa carrière comme chef de la garde d'honneur du général Koenig, alors commandant en chef des forces françaises d'occupation en Allemagne, avant de se retirer à Aïn-El-Hadjar.

Aujourd'hui, c'est son fils qui est à l'honneur avec la désignation de cette promotion.

Selon une tradition qui remonte à la création des Écoles militaires, chaque année avant le début de leur scolarité, ou bien à chaque fois qu'une formation est assurée afin de promouvoir certains éléments, les élèves choisissent librement, par vote, lors d'un séminaire d'intégration le nom de leur promotion. Leur choix doit être motivé et approuvé par leur hiérarchie.

Et ce n'est pas par hasard, à la lecture de sa brillante mais courte carrière, puisqu'il est mort à 22 ans, si le choix de ces élèves sous-officiers s'est porté sur son nom, car « La Légion est une grande famille qui n'oublie pas »

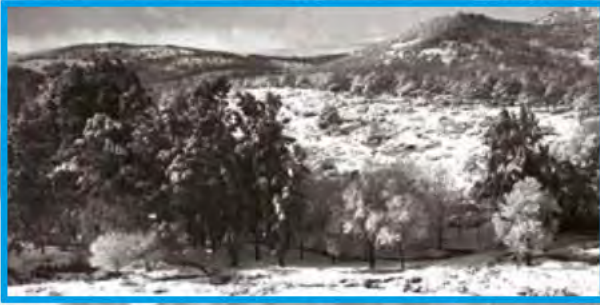


### Promotion Kahlen

Hubert Kahlen est né le 13 mars 1921 à Saïda, en Algérie. Son père, qui ne le voit guère qu'au hasard des permissions quittera la Légion en 1935. Dès son plus jeune âge, Hubert est fortement attiré par l'action et la Légion. À 16 ans il veut devenir légionnaire. Son père hésite un moment, mais il cède devant l'insistance de son fils. Le 27 octobre 1937, il se présente à Sidi Bel-Abbès et signe un engagement sous sa véritable identité mais se déclare belge, né à Bruxelles le 21 mars 1917,

Affecté comme tireur à la mitrailleuse au 5<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> REI, il est nommé caporal le 1<sup>er</sup> juin 1939 avant d'être au 2<sup>e</sup> Étranger à Meknès. Avec la déclaration de la guerre en septembre 1939, il rejoint Bel-Abbès où il retrouve son père qui vient de rengager. Il est affecté au Levant au 6<sup>e</sup> REI en mars 1940. En juillet 1941, Kahlen embarque avec sa compagnie vers Damour où la situation est critique après le débarquement des troupes anglaises en Syrie et au Liban. Après l'arrêt des hostilités avec les Britanniques, le 6<sup>e</sup> REI retourne en Afrique du Nord où il est affecté au 1<sup>er</sup> Bataillon du 1<sup>er</sup> Étranger. Après son peloton d'élèves sous-officier, il est nommé sergent à tout juste 20 ans. Le 4 février 1943, sa compagnie est engagée au djebel Mansour où les troupes d'Hermann

Goering lancent sans cesse des attaques violentes. Après des heures de combats acharnés, il ne reste qu'un officier, le sergent Kahlen et un légionnaire, tous trois blessés. Touché pour la deuxième fois, le lieutenant est évacué, accompagné du légionnaire en utilisant un couloir étroit mais encore libre. La pièce de Kahlen tire encore. Bientôt la pièce devient muette. La compagnie a perdu les deux tiers de son effectif, mais les Allemands ne passeront jamais le djebel Mansour. Apprenant la mort de son fils, l'adjudant-chef Kahlen décide de reprendre du service, pour la troisième fois. À 21 ans, le sergent Kahlen est mort pour la France ce 5 février 1943. Il a reçu la médaille militaire et la croix de Guerre avec palme à titre posthume.





# Mon quartier

par Alice Ronceau-Polydore

Suite des articles parus dans les n° 139 et 141 de l'Echo de Saïda



**M**e voici de retour à ma source, à Saïda dans ce pays du soleil, dans la rue du Génie, pâté de maisons A19. Après le n°12, où je vivais, je revois au n°14, à l'angle formé par les rues du Génie et Vidal, à forte déclivité, l'entrée de la cour où résidaient six familles.

En passant le hall d'entrée au sol carrelé, à main droite, un escalier descendait aux caves. Puis

une porte donnait accès à un appartement qui longeait la façade de la rue sur laquelle s'ouvrait une porte. Il était occupé par M. et Mme Ortéga (née Montoya), leurs deux filles, Mercédès et Dolorès, ainsi que M. Montoya, l'un des frères de la dame qui, lui, était resté célibataire. Toujours élégant, ce dernier était invariablement coiffé d'un chapeau de feutre noir et muni de son inséparable canne qu'il faisait tourner à la manière de Charlie Chaplin.

Le couple Ortéga accueillait aussi pour la nuit, les trois garçons d'un autre frère de Mme Ortéga, M. François Montoya qui, lui, occupait l'un des appartements de cette cour, juste en face, son logement étant trop petit pour abriter sa grande et belle famille. L'aîné de ces neveux, Emmanuel, que l'on appelait Manu, était un jeune homme timide, toujours poli, grand et élancé. Ayant atteint l'âge pour faire son service militaire, il fut incorporé à Oran. Au terme de la période requise, le jour dit de « la quille » en 1959, avant de retourner à Saïda, dans le cocon familial, il voulut revoir la mer et immortaliser la vision du splendide paysage marin en toile de fond. Il demanda aux copains qui l'accompagnaient de le photographier devant la mer. Il était juché sur le bord de la paroi abrupte de la corniche d'Oran. Soudain son pied glissa sur la roche ; déséquilibré, ne pouvant se rattraper, il alla s'écraser quelques mètres tout en bas sur les rochers qui lui ôtèrent subitement la vie. Quelle ne fut la douleur de cette famille aimante lorsque survint ce drame inattendu.

Qui ne connaissait, à Saïda, les frères jumeaux François et Antoine Montoya ? Tous deux étaient joueurs de football, amis de Jean-Pierre Alba. « Les jumeaux », comme on les désignait souvent, avaient en commun un esprit complice, pétillant et malicieux, toujours prêts à rire et à faire quelques blagues anodines, gage d'une jeunesse bien vivante et saine.

Après cette habitation, il y avait les WC communs puis une buanderie. A la suite de celle-ci, une grande salle, longtemps inoccupée, fut aménagée en logement et mise à la disposition d'Emilienne Martinez, institutrice, lorsqu'elle épousa un jeune appelé militaire métropolitain du nom de

M. Laurent. Auparavant elle vivait dans l'appartement contigu, au fond de la cour, de M et Mme José Gonzalès, une famille recomposée. L'épouse était veuve de Monsieur Martinez avec lequel elle avait eu quatre enfants : L'aînée, Jeanine, devenue par la

suite Mme Olio, la cadette, Emilienne, que nous venons d'évoquer ; ensuite était né le benjamin, Emile, qui lui aussi s'était orienté vers l'enseignement. Le dernier de cette fratrie Martinez, le jeune Charles, avec lequel nous avons presque le même âge, était aussi l'un des compagnons de jeux de ma prime enfance. Depuis notre exode il avait fait des études de théologie et était devenu prêtre, bien connu de notre association. Charles, jeune garçon, se rendait déjà de bon matin dans notre église Sainte Jeanne d'Arc à Saïda pour servir M le curé, à la messe des Laudes.

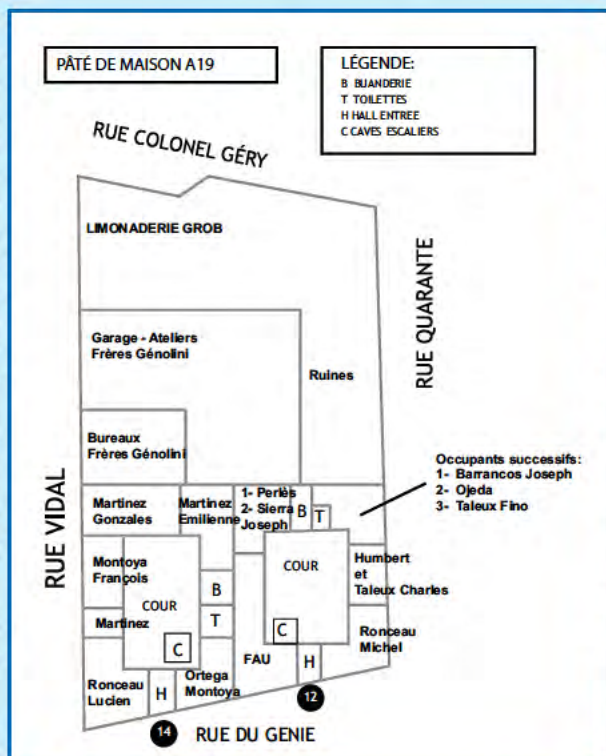
M. Gonzalès avait rencontré Mme Veuve Martinez qu'il épousa. Il n'avait pas hésité à prendre en charge ses quatre enfants pour garder l'unité familiale, fait qui est resté tout à son honneur. M. Gonzalès avait un magasin de vente en gros, demi-gros et détail de produits agricoles situé non loin du marché couvert, à l'angle des rues Blandan et Isaac Nahon. Il faisait en particulier le commerce de pommes de terre et d'agrumes. A chaque livraison, dans son magasin s'entassaient de gros sacs de « patates » qui sentaient bon la fraîcheur acre et subtile de la terre humide. Bientôt, d'autres petits naissaient en ce nouveau foyer. Le petit Jean vint égayer la maison ; tout le monde l'appelait Jeannot. Il était suivi de près par Thérèse, puis Dolorès et enfin Marie-Claire. Ils étaient tous amis de ma petite sœur. C'est d'ailleurs en leur compagnie que se trouvaient

les petits du quartier dans la cabine de la camionnette du voisin, M. Montoya, pour jouer et écouter la radio lors de l'attentat qui eut lieu le 20 mai 1957.

En revenant en direction de l'entrée de la cour se situait l'habitat occupé par la famille de Mme et M François Montoya, parents des trois aînés, Manu et les jumeaux, qui logeaient chez M. et Mme Ortéga, et de trois filles : Marie et Antoinette, mes « copines » (Nous étions dans les mêmes tranches d'âge, trios nées chacune à quelques mois d'intervalles) et la petite dernière, Gabrielle, que



De gauche à droite : Michel Koenig, Jean-Pierre Vicente, Charles Martinez, Curé Danis, Guy Perles, Christian Luna, Duffour.



nous appelions Gaby.

Ce logement était loué en particulier pour permettre la scolarisation des enfants. M Montoya résidait le plus souvent dans la ferme qu'il exploitait dans la commune de Tircine, au lieu dit El Hassasna. Cette propriété était gérée par son beau-frère, M. Ortéga qui possédait et cultivait une seconde ferme aux Eaux-chaudes, autre commune des alentours saïdéens. Le couple Montoya, d'un naturel jovial entretenait les liens familiaux avec leurs proches avec la bonne humeur des gens du terroir « Pied Noir » dont je revendique mon appartenance.

Avec mon amie Marie, toutes deux écolières depuis la classe de cinquième, nous faisons souvent ensemble nos devoirs scolaires, nous stimulant mutuellement. Il faut dire que Marie était très forte en mathématiques et moi en tête des cours de français, nous faisons un duo détonnant qui nous poussait à nous améliorer chacune dans la partie de l'autre et sans tricher !! Cela nous aura servi à forger notre volonté, notre patience et notre opiniâtreté. M Montoya nous soutenait. Il nous répétait « *Dix fois sur le métier remettez votre ouvrage* ».

Le petit appartement suivant était occupé par un couple sans enfants, M et Mme Martinez. Le mari était ébéniste. Ce couple n'a occupé que peu de temps cet endroit.

Les locataires du dernier appartement du n°14 n'étaient autres que mon oncle et tante, M. Lucien et son épouse née Jeanne Gallant. Il était coiffeur pour dames, occupant le premier étage du salon de coiffure des « frères Ronceau » situé face au marché, dont mon père, lui, travaillait dans la partie « coiffure pour hommes » du rez de chaussée, contigu au magasin de la droguerie de M Mas.

L'aîné de mes quatre cousins, Jean-Claude, appelé communément « Jeannet », a fait carrière dans l'armée. Le second Paul, que nous avons toujours plaisir à revoir lors des rassemblements de notre association, bon vivant, aime beaucoup voyager. Il est marié à une petite oranaise, Monique, avec laquelle il s'entend parfaitement et qui le suit comme son ombre, ils sont « comme les deux doigts de la main », toujours prêts à danser au son de la moindre musique entraînante. Le benjamin, Luc, avait hérité du regard clair de sa maman avec ses grands yeux. Il travaillait un peu avant 1960 à un poste de technicien aux PTT (Poste, Téléphone, Télégraphe). Depuis notre départ d'Algérie je n'ai plus eu l'occasion de le revoir, nos chemins étaient divergents. Le dernier, Marc, né un peu avant moi, faisait partie de notre bande des nombreux petits camarades de ce quartier. Très tôt, Marc apprit à travailler le bois dans une menuiserie.

La plupart des enfants des deux cours (n°12 et 14), de la même génération, Guy, Yves, Jojo, Agnès, Richou, moi-même, Alice, Charles, Jeannet, Marie, Antoinette, Marc, les plus jeunes faisant bande à part pour des jeux plus calmes, nous nous retrouvions dans la rue pour faire des courses à pied, jouer au ballon prisonnier, parfois à la toupie que nous lançions d'un mouvement vif. C'était celui dont le jouet restait le plus longtemps en rotation qui était le vainqueur. Moment de gloire d'une adresse éphémère !

D'autres fois nous faisons de grandes parties du lancer de noyaux d'abricots sur un petit tas d'autres noyaux montés



en pyramide afin de les éparpiller le plus loin possible. Un quota de points institué qualifiait chaque joueur dans une échelle plus ou moins haute dans l'art de lancer les noyaux. C'était très sérieux. Les équipes une fois formées, la sélection était établie par le jeu élimi-

natoire « chi four mi » qui désignait sans conteste le groupe qui commencerait à jouer le premier. Cela nous entraînait dans d'interminables parties, émaillées de rires, de discus-

sions, d'avis ou bien de cris d'admiration ou de surenchères, des parties passionnantes et passionnées.

De temps en temps, Marie et Agnès apportaient leur corde à sauter. Celles qui devaient tourner la corde étaient désignées d'après une chansonnette en catalan que ma grand-mère paternelle nous avait apprise. Du texte, nous ne comprenions que la dernière phrase. Jugez-en !

« *A pom ma nineta, niclao* »

« *Ce baieta que tini na* »

« *Virgo virgo carbonète* »

« *Tira fuera la mousquète* ».

Placés en rond autour de la meneuse de jeu en chantant, elle touchait l'épaule de chacun d'entre nous, jusqu'au dernier mot qui désignait le proposé à tourner la corde.

C'est avec ce groupe d'enfants que nous, filles, avons aussi appris à tirer de petits cailloux avec un « stack » sur diverses cibles, une boîte, un bout de carton accroché sur un mur ou bien une branche des acacias qui bordaient le trottoir.



Au début de l'été nous grimpons allègrement sur le grand mûrier situé à l'angle de rue près de l'appartement de mes parents. A cette époque de l'année, le mûrier offrait à profusion des fruits sucrés, blonds et délicatement parfumés dont nous nous régaliions. Souvent ma maman, exaspérée de me

voir perchée en haut des branches, jeu qui n'avait rien de féminin, me disait : « Viens ici, garçon manqué ! » mais j'avais aussi mes copines grimpées sur l'arbre, qui pour moi, contrebalançait cette notion primaire...

Derrière la cour du n°14, descendant la rue Vidal, se situaient les bureaux de l'entreprise de maçonnerie des frères Lucien et Ange Génolini ainsi que leur garage de réparation.



Entrepôts et bureaux de l'entreprise Génolini.

(Photo du Mémorial de Saïda d'Henri Perez)

de la rue (du pâté de maison n°19), il y avait l'entreprise de limonaderie de la famille Grob. Je n'en ai qu'un vague souvenir car ce n'était pas nos lieux de

préférences

pour aller jouer. Le reste des appartements de ce pâté de maisons, le long de la rue de Géryville, a échappé à mon souvenir après tant de temps.



Alice Ronceau en 1960 au Vieux Saïda

**Rectificatif :** sur la photo publiée en page 6 du numéro 141, le prénom du petit garçon avec la tablier à carreaux est Georgy (et non pas Grégory).

## La rue du Génie.

par Robert Jesenberger

*En complément des textes parus dans nos numéros précédents et dans celui-ci, voici une petite visite, bien plus rapide, mais très agréable de la rue du Génie, commentée par notre ami Robert. Une façon de nous remémorer avec précision les lieux et les noms de familles qui les ont habités.*

Une rue bordée de magnifiques mûriers et acacias. C'était un quartier comme il n'en existe plus où vivaient des familles de conditions sociales différentes, mais où il existait une solidarité, une convivialité réelle. La rue était très longue et ne comportait que des maisons d'habitation et aucun commerce. Elle débutait au Monument des deux grandes guerres et elle s'allongeait très loin, vers le Vieux Saïda. La première maison était l'étude de Maître Meslet, son épouse et leurs trois enfants, Il fut remplacé plus tard par Maître Chiche.



Monument aux morts sous la neige.

Ensuite la famille Nouchy et ses trois enfants, les famille Reynaud, maréchal-ferrant, Génolini Charles et son épouse Marie-Claire, Johner, Mlle Volle notre maîtresse de catéchisme, épouse Grimaud, Dumas, Asencio Fernand, puis les Darmon dont l'une des filles Henriette dirigea le Cours Complémentaire Jules Ferry filles. Au coin de la rue, là où l'on apercevait sur la photo le mûrier et le poteau métallique de l'E.G.A, la famille de Michel Ronceau, coiffeur, son épouse, leur fils et leurs quatre filles. Il fut dans l'obligation de céder son commerce, son asthme n'étant plus compatible avec le métier qu'il exerçait. Un patio où logeaient les familles Imbert et Talleux - qui nous donnèrent deux excellents footballeurs de notre G.C.S, Charles dit Finot et Marcel - puis la famille Ogéda et les parents Serra et ensuite Mme Phoh. La plupart de ces familles étaient locataires des maisons qu'elles occupaient. Un peu plus loin un second patio où vivaient Les familles Montoya et Ortéga, Barrancos, Gonzalès-Martinez et leurs nombreux enfants et, en coin, Lucien Ronceau, son épouse et ses quatre garçons. Après la rue Vidal, les ateliers de menuiserie et de mécanique de l'entreprise de bâtiments des frères Génolini et la villa d'Ange Génolini. Voilà pour les numéros pairs.

De l'autre côté, avec les numéros impairs, la villa «Cazorla»

avec leurs nouveaux propriétaires les Soler. Puis celle du docteur en retraite M. Cambillet et tout à côté leur fils, pharmacien, son épouse et leurs deux garçons.

Puis un terrain vague face au numéro 12, où des générations d'enfants s'exerçaient au football. Les buts étaient faits de vestes ou chemises jetées au sol et le «ballon» était une boule constituée de vieilles chaussettes, comprimées et cousues. Le «must» était la vieille balle de tennis, usée, récupérée le long des grillages du club de tennis de la ville. Ensuite



Rue du Génie sous la neige.

c'était la luxueuse villa, que l'on nommait la villa «Tritsch», du nom de son sympathique locataire. Elle abrita les chefs de cabinet du préfet. Pour terminer, la villa de Lucien Génolini, homme généreux, toujours de bonne humeur que l'on voyait régulièrement le dimanche, après la messe, au boulodrome «La Mappemonde» où nous pouvions nous régaler de sa faconde, de l'excellence de son tir et des belles bretelles sur sa chemise à carreaux. Il y vivait avec son épouse et ses sept enfants. Il prêtait un local aux Scouts de France et il recevait chez lui les Petites soeurs et les Petits frères des Pauvres venus du Sud oranais. Tout de suite après la villa Pellegrin, puis celle occupée par M. et Mme Castel, professeurs aux CC Jules Ferry, la villa de la famille Djebari. Ensuite M. Martinez retraité des CFA et un frère Pellegrin avec son épouse et leurs nombreux enfants.

## Noces de diamant.



Monsieur Pierre Haensel et Madame née Maryse Fuster, unis le 30 septembre 1957 en l'église d'Oued-Taria, ont célébré leurs noces de Diamant entourés de leurs enfants, neuf petits-enfants et quatre arrière-petits-enfants. 82000 Montauban. Nos sincères félicitations à Maryse et Pierre Haensel

# Tuer le cochon, une tradition séculaire.

par Jean-Pierre.

C'était rituel dans les fermes de la région de Saïda de « tuer le cochon » comme c'était une tradition pratiquée depuis des temps immémoriaux dans les pays européens. Elle se déroulait en général l'hiver, de manière artisanale, et permettait de nourrir la famille en viande et charcuterie pendant l'année.



Enfant, lorsque je passais mes vacances dans la ferme de mes grands-parents, j'ai eu l'occasion de vivre cette tradition. J'ai le souvenir de cochons parqués dans un enclos, faciles à

nourrir, se contentant de toutes sortes d'aliments (ils sont omnivores) y compris les déchets de cuisine, épluchures... Cet élevage était l'objet de soins particuliers par la famille et chaque animal avait un nom. Maman nous racontait qu'elle se souvenait encore de « Bartolo » lorsque dans sa jeunesse elle s'en occupait et qui fut pour elle source d'un gros chagrin lorsqu'on dut le sacrifier.

C'était aussi en hiver que le cochon était tué chez mes grands parents. Comme il fallait des bras, une partie de la famille citadine s'était donné rendez-vous à la ferme. La première étape consistait à attraper l'animal qui se débattait avec des cris perçants. Jusqu'à sa maîtrise totale faite par les hommes qui le ligotaient par les pieds, avant de le poser sur une table, nous, les enfants, nous assistions amusés à ce spectacle mais, au moment du sacrifice, nul besoin de nous demander de nous éloigner, les cris alors terrifiants suffisaient à nous tenir à distance. C'était grand-père qui saignait le cochon, tandis que les femmes s'activaient à récupérer le sang dans une grande bassine, en remuant pour éviter sa coagulation, pour la préparation des boudins. Le cochon était ensuite transporté dans ce qui servait de pétrin pour la confection du pain et des mounas. Il était assez large et long pour recevoir le corps de l'animal qui était alors abondamment arrosé d'eau bouillante. Cette opération facilitait l'enlèvement des poils et ongles du cochon. La couenne parfaitement lisse, ce dernier était alors suspendu et ouvert de haut en bas pour vider son abdomen de ses viscères. Les femmes récupéraient les abats et les intestins qui étaient aussitôt débarrassés de leur contenu et nettoyés car ils allaient servir à la fabrication des boudins et saucisses.

Le cochon était ensuite ouvert de haut en bas et entreposé pour la nuit (la viande « reposée » était, paraît-il, plus facile à découper) dans le « magasin », une pièce relativement froide où étaient conservées les réserves alimentaires de la



A droite, le jeune Jean-Denis Marin assiste à la préparation des opérations.

ferme. On attaquait rapidement la préparation des boudins, à l'oignon ou à la viande, cuits dans l'eau. Les pâtés de foie, mais aussi les pâtés de tête, cuisinés à partir de celle-ci à laquelle s'ajoutaient d'autres morceaux désossés et assaisonnés, étaient ensuite conditionnés en terrines. Les jours suivants étaient occupés à la préparation des différentes pièces de viande et, comme chacun sait, tout est bon dans le cochon. Les morceaux découpés arrivaient à la cuisine. Les jambons et le lard étaient rangés dans des caisses servant de saloir. La graisse (le saindoux) était fondue et entreposée dans des jarres. Elle permettait de conserver des morceaux confits, de recouvrir les pâtés et servait aussi à cuisiner. Pour la fabrication des saucisses, la chair des épaules et des muscles était hachée menue et assaisonnée puis introduite à l'aide d'un entonnoir dans les boyaux préparés la veille. Fractionnées par des nœuds de ficelle, les chapelets de saucisses étaient ensuite suspendus avec les boudins aux roseaux ou aux longs tasseaux de bois qui longeaient la charpente du toit. Des gratons étaient également cuisinés à partir de couenne cuite dans la graisse. Ils étaient utilisés à la confection de délicieuses tartes sucrées, habitude de dessert que maman avait toujours conservée.

La tradition de tuer le cochon est toujours admise de nos jours (il y a 4 ou 5 ans, j'ai encore vu dans une ferme de Haute Savoie la préparation du cochon), à condition que l'abattage à la ferme soit effectué par les personnes qui l'ont élevé et entretenu et que la totalité de la viande soit destinée à la consommation familiale. Cependant, elle tend à disparaître, les jeunes générations ne s'intéressant plus à ce rituel par manque de temps, de compétences mais aussi par la facilité de se procurer les charcuteries dans les différents commerces.

## Réunions Régionales.

Durant l'année à venir, comme toutes les années paires, nous aurons l'occasion de réunir autour de repas régionaux les adhérents qui souhaitent y participer. D'ores et déjà, deux dates sont à retenir : le dimanche 8 avril 2018 pour Montpellier\* et le dimanche 3 juin 2018 pour Hyères et la région PACA.

Nous demandons donc aux adhérents habitant à une distance raisonnable de ces communes, mais tous les autres seront également les bienvenus, de réserver cette date pour une journée consacrée aux amis d'enfance, aux souvenirs, à la famille saïdienne.

Devant les difficultés pour certains de se déplacer, le bureau de l'Amicale souhaiterait multiplier ce type de réunions à travers toutes les régions. Il n'est pas question de vouloir réunir plusieurs dizaines de personnes à chaque fois, mais un repas d'une trentaine de convives serait sûrement très apprécié et permettrait de maintenir ce lien qui nous unit depuis tant d'années et qu'il faut conserver.

Aussi, si des personnes souhaitent participer à l'organisation de telles réunions dans leurs régions, le bureau de l'Amicale se tient à leur disposition pour les accompagner dans leurs prospections, investigations (lieu, date, adresses adhérents, information,...).

\*Comme les années précédentes, le repas de Montpellier sera couplé avec la réunion du Conseil d'administration de notre Amicale.

## 41<sup>ème</sup> Congrès National du Cercle Algérianiste.

**P**près de 1200 personnes étaient présentes à Hyères, du 3 au 5 novembre 2017, pour participer au 41<sup>ème</sup> Congrès National du Cercle Algérianiste.

Ont présidé à l'ouverture de ce congrès, Messieurs **Jean-Pierre Roche** président du Cercle Algérianiste de Hyères, **Thierry Rolando** Président National, qui depuis 1973 œuvre et défend avec beaucoup de pugnacité le maintien de notre mémoire et de notre culture, **Jean-Pierre Giran**, maire de Hyères les Palmiers ...

Pendant ces journées se sont succédés des projections de films d'archives, des tables rondes, des entretiens avec des personnalités ainsi qu'une pièce de théâtre destinée à étayer le thème choisi pour cette année : « Colonisation en Algérie : de la réalité historique aux manipulations idéologiques. ».

L'après-midi du vendredi 3 novembre était consacré à la réunion des Présidents des Cercles algérianistes suivie d'une réunion d'information sur les actions du Cercle au cours des années 2016 et 2017 et sur des questions d'actualité.



La journée de samedi commençait par un hommage à **Daniel Lefeuvre**, décédé quatre ans auparavant, le 4 novembre 2013, à l'âge de 62 ans, occasion de revoir quelques images et d'écouter cet historien, spécialiste du monde colonial et ad-

versaire de la « repentance » en ce domaine. Pourtant venu du militantisme communiste, il publie en 2006 « Pour en finir avec la repentance coloniale » dans lequel il précise que « la France n'a pas de dette envers ses ex-colonies » et que « prétendre que des français doivent faire acte de repentance pour expier la page coloniale de leur histoire (...) relève du charlatanisme ou de l'aveuglement ». En 2008, s'inquiétant de la disparition de l'État-nation, il prend parti dans le débat sur l'identité nationale en publiant avec Michel Renard, présent à ce congrès, « Faut-il avoir honte de l'identité nationale ? »

C'est avec **Maître Gilles-William Goldnadel**, porte-parole du Cercle Algérianiste dans la plainte contre le candidat Emmanuel Macron pour sa déclaration à Alger en février, assimilant la colonisation à « un crime contre l'humanité », que nous sommes entrés dans le cœur du sujet...

Pour cet invité, cette déclaration, « insoutenable provocation » est le fil rouge de ce congrès. C'est dit-il : « le dernier cran, on ne peut pas aller plus loin [...]. Le candidat, a franchi un cap que ses prédécesseurs n'avaient pas passé [...] C'est un crime contre l'intelligence, contre la France, crime de racisme intellectuel contre l'homme occidental [...]. Il y a, au delà des calculs électoraux, toujours le même schéma intellectuel qui fait de l'homme blanc celui qui opprime [...]. Il ne faut pas baisser les bras, il faut continuer à mener ce combat culturel et intellectuel pour



pouvoir avancer ».

Le début de l'après-midi est réservé à une pièce de théâtre jouée par la Compagnie des Nuages dans la Tête et intitulée « Le fils du soleil ». Dans cette pièce écrite par **Catherine Ruiz**, mise en scène par son fils **Claude**, descendants de Pieds noirs, cinq jeunes comédiens nous font revivre, à travers des textes et des tableaux, 132 ans de notre histoire, pour ne pas oublier.



Elle est suivie d'une table ronde, animée par le journaliste **Guillaume Zeller**, entouré de professeurs d'histoire contemporaine, écrivains, chercheurs qui s'expriment sur ce sujet brûlant, avec leur regard d'historiens, stupéfaits par les paroles du candidat Macron.



Pour **Guy Pervillé**, Professeur émérite de l'Université de Toulouse-Le Mirail « l'âge du candidat, né quinze ans après 1962, ainsi que pour la plupart des jeunes de cette génération, cela ne fait pas partie de leurs connaissances [...]. Ils ne se sentent pas concernés et jugent sans savoir ». Il ajoute, « il y a une confusion très grave entre histoire et mémoire... il faut faire la différence : la mémoire n'a pas un sens moral, alors que l'histoire doit servir la vérité [...]. Le terme de « crime contre l'humanité », est un non sens qui ne doit pas être employé n'importe comment [...]. La colonisation n'a rien à voir avec les crimes hitlériens, et utiliser ces termes, c'est vouloir faire passer sur les générations futures cette culpabilité [...]. Dans cette histoire de l'Algérie, il nous manque les travaux quotidiens des français d'Algérie d'où l'importance de leurs témoignages contemporains... ».

Pour **Michel Renard**, Professeur d'histoire et chercheur, « Supprimer le passé est grotesque mais aussi inquiétant [...]. L'usage dangereux qu'en font les médias, « gens manipulés parce qu'ils le veulent bien... » amène à une « réécriture de l'histoire. » Il précise : « dans l'enseignement secondaire les programmes scolaires sont une manipulation idéologique... et toutes les idéologies peuvent être dangereuses. »

**Olivier Dard**, Professeur à l'Université Paris-Sorbonne (Paris IV) reprend « en histoire, il faut éviter l'anachronisme [...]. Par rapport à la colonisation, c'est la mise en jeu de rapport de force, la mise en jeu de sociétés inconnues les unes des autres.. » et il affirme « il n'y a pas de politique génocide en Algérie.... »

Le dernier intervenant de la journée est Philippe Bilger, magistrat honoraire, créateur et président de l'Institut



de la parole. Il confirme à son tour lors de son intervention, avec sa liberté de parole habituelle, que le candidat Macron « avait parlé trop vite et que les propos tenus sont historiquement et juridiquement une absurdité et inappropriés [...] ». C'est là un trait de caractère de ce jeune président qui n'a pas su quitter le raisonnement binaire et hémiplegique au cœur de tous les médias [...].

Le rapport de notre pays avec l'Histoire relève plutôt d'une inculture que d'une véritable passion [...]. La France vit de travers et à reculons ; elle a besoin de gratter ses plaies dans le passé parce qu'elle n'a plus confiance en elle. On ne croit plus dans le destin de la France alors qu'on prétend qu'elle est une grande nation. » Ennemi farouche de la pétition et de la manifestation, il nous a confié avoir participé à seulement deux manifestations au cours de sa vie : pour l'Algérie Française et l'École laïque. Enfin, il n'a pas manqué de rappeler que l'auditoire de ce congrès était tout à fait capable d'appréhender et d'apprécier l'ambiguïté et la complexité de « son » histoire.

Pour illustrer toute la force de notre passé, se sont ensuite succédées des projections d'archives ainsi que celle de l'inauguration, il y a dix ans, jour pour jour, à Perpignan, et en présence de huit mille personnes dans un froid glacial...

« du Mur des Disparus en Algérie ».

Plus de 2400 noms y sont inscrits, « c'est le seul endroit en France où les familles peuvent venir leur rendre hommage. » Le Centre de Documentation des Français d'Algérie rencontre lui aussi depuis son ouverture, il y a cinq années, un vif succès et une importante fréquentation.

Dans son allocution, en conclusion de ces débats de la journée, Thierry Rolando, président national du Cercle algérieniste a rappelé au Président de la République que : « Par cette assimilation insoutenable de la présence française en Algérie à un crime contre l'humanité, il aura insulté la mémoire de ces milliers de médecins, instituteurs, ingénieurs, agriculteurs, ouvriers pour lesquels l'Algérie fut bien souvent une seconde patrie de cœur alors que la misère, la guerre ou la famine les avaient jetés, par un cruel destin, hors de leur patrie d'origine pour les pousser sur les rives de cette terre inconnue [...]. L'histoire ne s'écrit jamais en noir et blanc, elle est complexe, mouvante, elle doit tourner le dos aux dogmes, ainsi qu'aux injonctions des historiens de la pensée unique qui se parent des vertus de la rigueur scientifique pour mieux faire entendre et



accepter leur vision idéologique et revancharde [...] Face à ces accusations, nous vous disons, en toute sérénité, que nous ne renions rien de notre passé et que nous gardons toujours au cœur cette fierté d'être des Français d'Algérie ».

Dimanche, après un montage d'images d'archives sur l'exode de 1962, Thierry Rolando s'est entretenu avec Arnaud Folch, journaliste, directeur délégué de la ré-

daction de Valeurs Actuelles, sur le thème : Les Pieds-Noirs intéressent-ils encore les médias ?

« Les médias, dit Arnaud Folch, ne s'intéressent pas aux Pieds-Noirs, la preuve, ils sont absents de ce congrès [...]. Les médias ne veulent pas s'intéresser à la question Pied Noire autrement que pour la dénoncer [...]. Le journaliste est plus militant qu'ignorant [...]. Pourtant il doit être curieux, s'intéresser à la mémoire des gens. Il rappelle que pour lui, son plus grand souvenir de journaliste reste le reportage, effectué il y a plusieurs années, sur le témoignage des familles de disparus en Algérie. Il regrette qu'il n'y ait pas de droit de suite en France et que toutes ces questions ne fassent pas l'objet de discussions, de débats. Mais les médias ne sont pas les seuls en cause, l'Éducation Nationale militante et les hommes politiques manquent de courage. Ainsi personne n'est jamais revenu pour interroger le Président sur ses déclarations de février 2017. Ce sont les mêmes qui s'y sont fortement opposés à l'époque qui ont, par la suite, appelé à voter pour lui ou qui font partie de son gouvernement.

Il conclut en rappelant qu'il fallait continuer à défendre notre cause et qu'Internet, outil puissant de communication qui permet de fédérer, peut nous y aider... »

Puis, Marcela Feraru, journaliste et réalisatrice de docu-



mentaires de télévision, déjà auteure entre autres de « Français par le sang versé » et « Harkis, histoire d'un abandon », a présenté, en avant première et en présence de Blandine de Bellecombe, fille d' Hélie de Saint-Marc, un extrait de son futur film « Une conscience dans la tempête : Hélie de Saint-Marc, témoin du siècle. » Sur des écrits de Hélie de Saint-Marc, un montage d'images et de photos inédites retrace le parcours exceptionnel de ce grand résistant et officier d'active de l'Armée française.



C'est ensuite André Bercoff, journaliste et auteur de nombreux ouvrages qui, autour du thème « La repentance est-elle devenue le ressort de la culture politique occidentale ? », a conclu ces deux journées par une note positive.

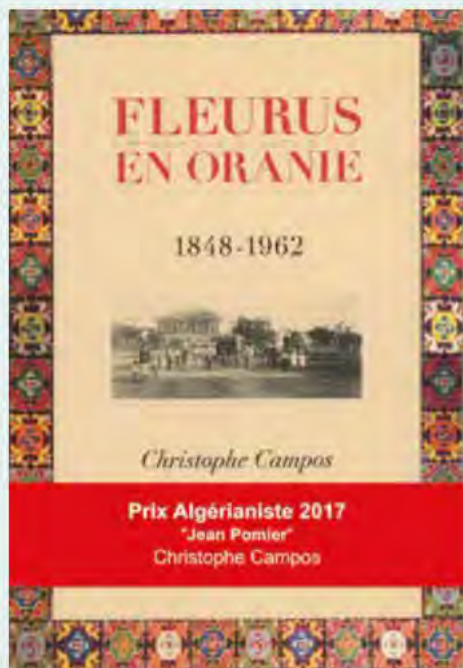
« La culture de l'excuse et de la repentance est celle des collabos [...] Il ne faut pas oublier notre identité [...] Face à une idéologie totalitaire, on ne peut pas tout accepter et il y a donc un besoin d'autorité [...] Les choses changent et les Pieds noirs ne doivent rien lâcher car c'est un enseignement pour l'avenir, pour les enfants et descendants [...] Nous devons prendre conscience que s'il y a la volonté, il y a un chemin [...] Le camp de la vie est plus fort que le camp de la mort »

Marie-Claire Génolini-Allène

## Les prix littéraires et universitaires.

**A**u cours de ce congrès ont été proclamé et remis les prix littéraires Jean Pomier et Universitaires 2016 et 2017. Pour rappel, en 1918, Jean Pomier, poète, écrivain et critique littéraires, fut à l'origine, avec quelques autres écrivains, de la création de « l'association des écrivains algériens ». En 1921, fut créé le Grand Prix littéraire de l'Algérie, attribué de 1921 à 1954. C'est toujours Jean Pomier, en 1973, qui encouragea les précurseurs du Cercle algérianiste à reprendre le flambeau et créer le Prix Algérianiste, attribué à partir de 1976. Nous vous avons présenté le Prix littéraire Jean Pomier 2016, ainsi que la distinction « témoignage historique » dans notre écho numéro 138 de décembre 2016. Vous trouverez, ci-après, les autres prix attribués cette année.

Le Prix littéraire Algérianiste 2017 a été décerné à **Christophe Campos** pour « **Fleurus en Oranie 1848-1962** » aux éditions Riveneuve.



C'est l'histoire d'un village de colonisation, établi en Algérie par la Seconde République, depuis ses débuts jusqu'à la fin de la guerre d'indépendance.

Fleurus, devenu depuis le bourg de Hassiane Ettoual, à quelque quinze kilomètres d'Oran, retrouve ici ses couleurs d'autrefois. L'auteur s'appuie sur des documents d'archives officielles ou familiales, des articles de presse, de nombreux entretiens avec des habitants d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que sur ses propres souvenirs et sur un manuscrit inédit du fils d'un des premiers colons. Il met l'accent sur les origines diverses du peuplement, à la fois française, espagnole, allemande et arabo-berbère. L'ouvrage raconte la structure changeante de la population, l'évolution de la vie familiale et civique, de la propriété, de l'agriculture, des petites industries, des divertissements, des religions et du bâti urbain. Cette micro-histoire détaille le visage local de la colonisation et de la décolonisation, sans parti pris politique. Le propos s'enrichit d'une cinquantaine de cartes et de photos ainsi que de nombreuses annexes accessibles en ligne.

### L'auteur.

D'origine hispano-franco-anglaise, Christophe Campos a vécu en Algérie, en France, en Angleterre, en Irlande et en Norvège. Traducteur de Sauvy vers l'anglais de Laslett vers le français, il a enseigné les langues et littératures anglaise et française, l'histoire des idées et l'histoire du théâtre dans plusieurs universités. Il a également dirigé pendant un quart de siècle l'Institut britannique de Paris (Université de Londres).

## Prix universitaire Jeune algérianiste

2016

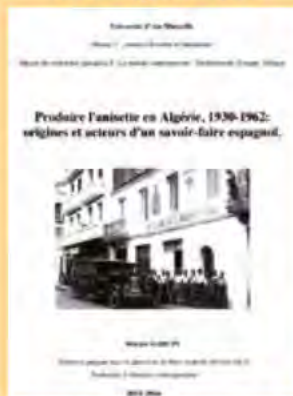
« **Le rapatriement des Pieds-Noirs en France** »  
de **Camille Ferrer**.



Mémoire de recherche de l'Ecole supérieure internationale de Savignac sous la direction du Pr Anne Polès

2016

« **Produire l'anisette en Algérie : 1830-1962. Origines et acteurs d'un savoir-faire espagnol** »  
de **Margot Garcin**.



Master 1 de l'université d'Aix-Marseille sous la direction du Pr Isabelle Renaudet

2017

« **Les activistes oranais de l'auto-défense à l'OAS** »  
de **Nicolas Bove**.

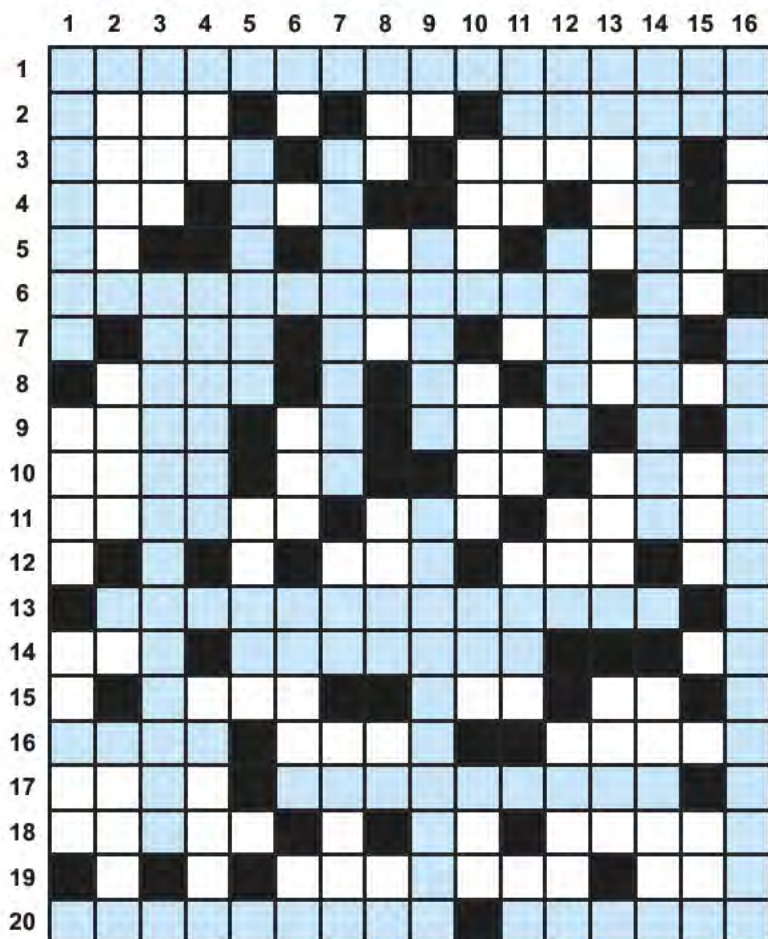


Master 2 de l'université Paris IV Sorbonne sous la direction du Pr Olivier Dard.

Margot Garcin et Nicolas Bove préparent actuellement le concours de l'agrégation d'histoire.

Tous les trois sont des petits-enfants de Pieds-Noirs originaires d'Oranie.

Leurs travaux, comme la quasi-totalité de leurs études universitaires, ne sont pas publiés pour l'instant.



### Verticalement

1 -Il était vendu l'été après avoir été débarrassé de son enveloppe hérissée de piquants. -Elle se cache dans la galette des rois. -Gonfla. 2 -Soufflai bruyamment lors d'un effort, haletai. -Pont connu pour son zouave. -Poids Lourds. -Laisa aller, largua, flancha. 3 -Habitent volontiers les égouts. -En trois mots, dessert incontournable de notre enfance, économique et de préparation rapide, présenté dans une assiette saupoudrée de cannelle. 4 -Sélection, choix. -Au sucre ou à la confiture, elles font toujours notre délice à Mardi Gras. -Greffent une jeune branche sur un végétal. 5 -Elles sont appréciées pour leur moelleux et leur saveur sucrée, également appelées brevas. -Répandu ça et là, éparpillé. 6 -C'est un champion. -Etablissement abrégé. -Ancêtre ou animal considéré comme emblème, fétiche... - Poste de Commandement. 7 -Elle était craquante et rafraichissante avec sa chair rouge vif. -Qui est asséché, aride. -Encre de seiche. 8 -Douze romain. -De bas en haut, les vaches viennent y brouter. -Sprint, ruée. -Service des Renseignements. -Coule en Italie. 9 -Soldat américain. -Il était à la base d'une pâte de fruit. -Petits gâteaux à pâte molle, souvent en forme de coquille. 10 -Pas net. -Ile touristique d'Indonésie. -L'or espagnol. -Aucun, lamentable, idiot. 11 -Foyer de cheminée. -Article défini. -Pronom personnel pour monsieur. -Ce qui se fait de mieux pour être à la mode. -Etat Major. 12 -Ta personne. -Gros fruit d'été, jaune ou vert vendu à la « coupe ». -Bouche d'oiseau. -Capitale de l'Equateur. 13 -Dérivé de l'argot : pièce délabrée. -Absorbé. -Maman ou religieuse. -Il arrosait notre vieux Saïda. 14 -En forme de losanges, elles étaient frites puis saupoudrées de sucre. -Blessure, affection. 15 -Refus anglais. -Cardinaux opposés. -Petite monnaie japonaise. -Spectateurs debout et bras levés, elle fait le tour du stade. 16 -Etres vaniteux, mondains, sophistiqués. - En deux mots, crème anglaise avec ses petits tas de blancs d'œufs battus

### Horizontalement

1 -En trois mots, dessert sucré à base de pâte à pain dans laquelle sont incorporés des tissus de porc confits dans leur graisse, appelés aussi fritons, rillons. 2-Tank ou véhicule de corso fleuri. -Deux romains. -Fabriqué en Espagne (Alicante), il se dégustait à Noël. 3 -Caractérise ce qui est prématuré, précipité. -Constante du cercle. -Cuire dans l'huile. 4 -On les sépare des autres. -Sigle irlandais. -Largeur de tissu. -Conjonction négative. 5 -La mienne. -Caractérise l'oued sans eau. -Mélangés, embrouillés. 6 -En deux mots, gâteau souple nappé de confiture et enroulé en forme de bûche. -Saint de Normandie. 7 -Très longue période. -Mèche de cheveux rebelles. -Premier séjour de Napoléon après son abdication. 8 -Etres humains, habitants. -Nota Bene. -Instrument de travail. 9 -Echec, fiasco. -Participe passé d'avoir. -Bénéfice, profit. 10 -Bouleversée. -Règle d'architecte. -Se prononce y en espagnol. -Cantine des officiers. 11 -Celles de Vienne sont célèbres. -Un minimum pour vivre. -Beaucoup en arabe. 12 -Transpira. -La Méditerranée. -Phase lunaire. 13 -Tubercules découpés en larges lamelles frites puis enrobées de sucre (Deux mots). 14 -Choisi par vote. -Pâte sablée et contenant des morceaux d'amandes, ce petit gâteau doit son nom à sa forme irrégulière. -Ancien do. 15 -Poids servant à stabiliser un aéronef. -Une part, une parcelle, un gain. -Le foot à Lyon. 16 -Crème à base d'œuf et de lait. -Crochet grâce auquel le boucher suspend la viande. -Collecta des sous pendant la messe. 17 -Sécrétion des glandes mammaires. -Pâtisseries légères à base de blancs d'œufs et de sucre. 18 -Entériner, valider une décision. -Sans vêtements. -Simple d'esprit, il y en a toujours un dans un village. 19 -Bavard, homme de commérages. -Encouragement dans l'arène. 20 -Pâtisseries sablées parfumées à la cannelle, typiques de nos fêtes de fin d'année. -Elles sont de tradition à Pâques.

## SOLUTIONS DU N° 141

|    | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|
| 1  | G | I | B | I | E | R |   | C | A | L  | A  | N  | D  | R  | E  | S  |
| 2  | R | I | B |   | T |   | S | A | L | A  | R  | I  | E  |    | L  | A  |
| 3  | I | I | H |   | P | A | L | O | M | B  | E  |    | C  |    | N  |    |
| 4  | V |   | L | A | P | I | N |   | U | E  | R  |    | S  | A  | N  | G  |
| 5  | E | P | I | S |   | E |   | P | E | S  |    | E  | O  | R  | A  | L  |
| 6  | S | U | E | E | S |   | R |   | T |    |    | E  | N  | N  | U  | I  |
| 7  |   |   | V |   |   |   | F | A | C | T  | E  | U  | R  |    | I  | S  |
| 8  | C | A | R | T | O | U | C | H | E | S  |    | G  | R  | E  | E  | R  |
| 9  | A | N | E | S |   | S | E | A |   | E  | S  | S  | O  | R  | E  |    |
| 10 | N | I |   | A | C | I | E | R | S |    | A  |    |    |    |    | M  |
| 11 | A | M | O | R | A | L |   | D | U | O  |    | G  | A  | N  | G  | A  |
| 12 | R | A | S |   | C |   | M | O | I | N  | E  | A  | U  |    | O  |    |
| 13 | D | I |   | C | H | I | E | N | S |    | A  | Z  |    | S  | A  | O  |
| 14 | S | T | E | L | E |   | U | N |   | M  | U  | E  |    | E  | L  | U  |
| 15 |   |   | P | E | R | D | R | E | A | U  |    | L  | C  | I  | T  |    |
| 16 | T | U | E | S |   |   | T | R | I | S  |    | L  | I  | Z  | A  |    |
| 17 | A | R | E |   | D | U | R | E |   | E  | L  | E  | V  | E  | U  | R  |
| 18 | B | I |   | F | U | R | E | T |   | T  |    | S  | I  | N  | D  |    |
| 19 | A | N | C | I | E | N |   | S | O | T  | A  |    | L  | A  | I  | E  |
| 20 | C | A | I | L | L | E | S |   | B | E  | C  | A  | S  | S  | E  | S  |

# DÉCÈS

**Irène Rodriguez** est partie le 1er janvier 2017 rejoindre ses parents Cristobal et Catalina. De la part de ses nièces et neveux, de ses belles-sœurs et cousines. 83790 Pignans.

**Juliette Hermosilla** née Navarro, décédée le 1er février 2017, à l'âge de 87 ans. De la part de ses enfants, Monique, François, Brigitte, petits-enfants, arrière et arrière-arrière-petits enfants. 25200 Montbéliard.



**Ema Martinez**, née Martinez, le 24 avril 1929, nous a quitté le 17 juin 2017. De la part de ses enfants, Denise, Marie-José, Jean-Yves et leurs conjoints, ses sept petits-enfants et ses seize arrière-petits-enfants. 16000 Angoulême.

*Partie de Saïda le 18 juin 1962, décédée le 17 juin 2017, 55 ans après jour pour jour, comme si cela était un signe, refermant la boucle. Elle a toujours eu Saïda dans ses pensées. Elle rejoint son époux, Jean, de Saïda également, décédé le 5 juillet 2001.*

**Jeannine Menchon**, née Veber le 8 mai 1929, décédée le 7 mai 2017. De la part de son époux Bernabé et de ses trois enfants. 81500 Lugan.

**Pierre Pardies** décédé le 23 juin 2017 à l'âge de 90 ans. De la part de son fils Claude. 06110 Le Cannet.

**Emile Decottignies** a quitté sa famille le 17 juillet 2017, la laissant dans un profond chagrin. De la part de son épouse Amélie, née Rodriguez, et de leurs enfants, Sylvie, Corinne, Catherine et Pascal, ainsi que ses dix petits-enfants. 31620 Fronton.

**Serge Pelegrin**, décédé le 12 août 2017, à l'âge de 89 ans. De la part de son épouse Huguette née Duchemin, de ses enfants, petits-enfants et sa famille. 72000 le Mans

*Serge était l'auteur du texte sur la «Chasse aux gangas», paru sur l'Écho 141. Merci à lui pour ce témoignage sur une activité de nos campagnes.*

**Christiane Vélasco** née Pastor, décédée le 27 août 2017 à l'âge de 76 ans. De la part de son époux Antoine. 83920 La Motte.



**Marcelle Reille**, née Careno, décédée le 02 septembre 2017 à l'âge de 89 ans. Elle habitait rue Robert à Saïda. De la part de ses enfants, petits-enfants et de son amie Mauricette Barolo. 47000 Agen.

**Georges Aguera** décédé le 26 septembre 2017 à l'âge de 79 ans. De la part de ses enfants, petits-enfants, frères, sœurs et des familles Aguera, Figueredo, Schammé et Pierre. 26200 Montélimar.



**Guy Goetz** décédé le 29 septembre 2017 à l'âge de 83 ans. De la part de son épouse Annie née Campos. 34300 Agde.

**Gabriel Ruiz** décédé à l'âge de 89 ans. De la part de ses enfants et petits-enfants. 26200 Montélimar.

*Bien que né à Tizi, il avait suivi sa scolarité à Saïda, puis avait intégré les Chemins de fer, après un court passage chez Lascar spiritueux. Époux de Delphine Cazorla, il était père de cinq enfants. Muté à Montélimar en 1957 où il a vécu jusqu'à son décès. Très attaché à ses racines, il avait notamment participé, entouré de trois de ses enfants et leurs conjoints, aux deux derniers rassemblements de notre Amicale.*



**Jean Paez** décédé le 25 octobre 2017, à l'âge de 80 ans. De la part de son épouse Marcelle née Huertas de Nazereg-Flinois, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 69150 Décines Charpieu.

**Gilles Legros** décédé le 27 octobre 2017, à l'âge de 81 ans. De la part de son épouse Armandine née Ayala, sa fille Sandrine et son conjoint, ses petits-enfants. 69150 Décines Charpieu



**Monique Dupré**, née Ronceau, décédée le 8 novembre 2017 à l'âge de 70 ans. De la part de sa fille Sophie, ses petits-enfants, arrière-petits-enfants et des familles Ronceau et Asensio. 72500 Montval sur Loir.



**Bernard, Christiane, Christian, et Isabelle** ses enfants, Rudy, Basile ses petits enfants et toute les familles Navarette, Landemarre et Poloczec ont la tristesse de vous annoncer le décès a 90 ans de leur mère et aïeule **Claire Poloczec** née Navarette le 30 mai 1927 à Saïda qui est partie rejoindre le pays de son enfance bienheureuse qui lui a tant manqué

**Jean-Claude Ricco** décédé le 14 novembre 2017, à l'âge de 84 ans. de la part de sa femme Candide née Cabrera de ses cinq enfants et de toute sa famille. 31770 Colomiers



*L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.*

# NAISSANCES

**Jauffret Henri (Riquet)** est heureux de vous annoncer la naissance de son deuxième arrière-petits-fils Louis né le 10 août 2017 au foyer d'India et Julien Grandin.

**Robert Médina** est heureux de vous annoncer la naissance, le 14 septembre 2017, de sa petite-fille Alix au foyer de sa fille Florence et Jérôme Garrot. 13710 Fuveau

**Théa** est née le 12 octobre 2017 au foyer de Géraldine et Lionel, petite-fille de Rosemonde Haensel et Jacques Mercadier et arrière-petite-fille de Renée Mercadier, Maryse et Pierre Haensel. 33000 Bordeaux.

*Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens et à leur famille.*